

Jacqueline Rousseau-Dujardin*

Qui doit quoi à qui ?**

On se doutera, en remarquant la sonorité quelque peu barbare de ce titre, que j'aborde la problématique de la dette comme si j'allais en découdre avec elle. Il y a de ça, en effet. Cela ne devrait pas concerner les dettes d'argent ; quand j'étais jeune, il était plutôt recommandé d'en avoir : l'inflation était telle que l'augmentation de la valeur du bien acheté, par exemple, rendait insignifiants les intérêts de l'emprunt contracté. La dette ? Une façon simple de s'enrichir en tant que débiteur. D'autre part, je n'ai jamais connu les affres des pertes aux jeux, quels qu'ils soient. Et je ne suis pas soumise, comme Balzac, à l'obligation névrotique de dépenser, d'avance, l'argent que je suis censée gagner. Bref, la seule dette qui m'affectait, m'affecte encore, se situe dans un autre domaine : c'est, disons, la dette de vie. Et elle réclame mon attention d'autant plus que, vu mon activité professionnelle, j'ai entendu, j'entends toujours d'autres que moi s'en plaindre amèrement.

Pourtant, le terme de dette est actuellement si omni présent qu'il oblige à sortir de son cadre habituel et à l'envisager, la dette, comme une calamité, qui serait nouvelle, de la condition humaine. Mais non, elle est depuis longtemps prévue et même vécue, à vrai dire : Godelier relève que, selon Aristote déjà, le passage d'une économie dite « naturelle », de type agricole, aux échanges marchands avec, pour but, l'enrichissement personnel des uns aux dépens des autres qui s'endettent alors, que ce passage était une menace pour la cité grecque. Ainsi fonctionne le piège capitaliste où nous nous débattons et qui n'est pas sans nous concerner, nous, disons les psys, puisque les pulsions y sont indiscutablement engagées. Et qu'il fabrique comme un lourd nuage sous lequel se déroule notre vie actuelle.

Mais revenons à des considérations plus proches de notre activité :

*Psychanalyste, Paris.

** Communication faite au 16ème Colloque de Psychanalyse et Littérature du Centre d'Anthropologie Littéraire de l'Université Paris7-Denis Diderot des 31 janvier et 1er février 2014.

la dette de vie, disais-je. Encore faut-il, préciser : je n'ai pas en vue la dette de vie selon Monique Bidlovsky, référence fréquente à ce propos, qui semble se définir par l'obligation qu'auraient les femmes de payer en quelque sorte leur dette à leur mère en faisant à leur tour un enfant. Peut-être n'ai-je pas travaillé dans le milieu qui est le sien ; toujours est-il que ce n'est pas sous cette forme que j'aborderai le sujet.

Non, je pense au récit classique qui accompagne la génération : on vous a donné la vie. On vous en demande la reconnaissance qui ressemble bien souvent à une reconnaissance de dette. Qui est ou qui sont les créanciers ? Pour simplifier, cantonnons-nous à notre espace de civilisation : c'est ou ce fut d'abord pendant des siècles Dieu le Père, qui, même si l'on croit en lui de moins en moins, persiste comme fantasme du Tout-puissant dans l'inconscient. Et puis les parents, père et mère, qui vous ont engendré au cours d'un acte sexuel.

D'emblée, une remarque, que chacun peut faire (JBN par exemple). Si c'est un don, ce n'est pas un prêt. Pourquoi la dette ? C'est que le mot ne s'emploie pas seulement quand il s'agit d'un prêt. On connaît, depuis Marcel Mauss, les obligations et complications du don/contre-don, qui, sans qu'il y ait prêt, n'évitent pas la dette, laquelle, évidente chez les peuplades étudiées par les anthropologues, dans le potlatch en particulier, a sa place dans notre civilisation lorsque, par exemple, il faut "rendre" une invitation, ou la compenser par un cadeau, etc.

L'objection – l'objection que font un certain nombre de patients mais ils ne sont pas les seuls – porte plutôt sur le "don" censé être fait. Et elle n'est pas sans portée : car sans doute peut-on donner à quelqu'un qui n'a pas demandé ; mais à quelqu'un qui n'existe pas, cela met la logique en cause. Et surtout, le don de naissance résulte d'un acte dont l'accomplissement et le plaisir concernent mère et père futurs mais non l'enfant à naître. Bien sûr, le plaisir en question est discutable, ramené parfois au devoir conjugal – de l'obligation de perpétuer la lignée jusqu'à l'utilité d'un héritier pour assurer la persistance d'une entreprise – ou du moins dans nos temps plus libres, à l'intention de satisfaire l'autre pour maintenir la paix du ménage. Et les choses ont changé à partir du moment où les femmes ont eu la

maîtrise de leurs grossesses. En principe. N'importe : l'être qui vient au monde neuf mois après l'acte en question ne l'a pas demandé. Il l'a même encore moins demandé si la décision de procréer est plus libre ; passe encore qu'il naisse s'il n'est pas désiré, comme s'il venait d'ailleurs : le malheur d'être est alors partagé. Naître sur commande est pire : on n'est pas vivant pour soi mais pour l'autre. D'où l'éternelle protestation : « je n'ai pas demandé à être ».

A partir de là se développe une activité fantasmatique sur cette naissance non demandée, non maîtrisée, dans laquelle va intervenir le dispositif oedipien distribuant les rôles selon le sexe : le père ou la mère ne sont pas les vrais père et mère, l'enfant n'est pas vraiment né de ses présumés parents, il se croit un enfant trouvé ou adopté. En admettant que les parents soient en effet les géniteurs, ils n'ont pas désiré cet enfant, considéré, pense-t-il comme un intrus ; ou bien, s'ils se sont accordés sur sa naissance, ils n'ont pensé qu'à leur plaisir, qu'à leur désir. La scène primitive est là, et projette son ombre. A vrai dire du reste – remarque en passant – je ne vois pas très bien, surtout de nos jours, pourquoi les psychanalystes ont tant insisté sur le fait qu'elle était irréprésentable. Qu'on la déguise, et de préférence en combat, va de soi, mais qu'on la refuse est une autre affaire, qui se poursuit d'autant plus qu'on avance en âge : comment admettre, à vingt ans, trente ans que ses parents, à cinquante ou soixante ans, font l'amour, ce qu'ils ont fait justement pour procréer ? Mais qu'on la veuille “irréprésentable” me semble tenir à une vue quasi mystique qui la réserverait aux parents comme virtualisés et exclurait de prendre conscience de soi dans la même situation par rapport à ses propres enfants, nés déjà ou à venir ou hypothétiques.

Quoiqu'il en soit, tout un argumentaire de dette s'est constitué au cours des siècles, en tout cas dans nos civilisations, à propos de la venue au monde du petit d'homme, argumentaire inscrit dans les livres sacrés, repris par une certaine conception de la famille. J'ai déjà mentionné Dieu le Père, dont nous aurions été les créatures. Certes, il est facile de relever dans le récit de la Genèse – qui vaut pour les trois grands monothéismes – les cruautés et les pièges de la Création tels qu'on les trouve dans le récit qui en a été élaboré. Le moins qu'on puisse remarquer est que les conditions de l'existence dite paradisiaque sont, rapportées à notre expérience d'humains, invivables. Adam, à son stade premier, n'est pas viable dans sa

solitude ; un autre lui est nécessaire ; ou plutôt une autre et il lui sera donc alloué une compagne ; le voici devant la différence des sexes ; mais interdit d'en jouir ; qui plus est, il semble que cette interdiction soit le principal des discours à lui adressés par le Créateur censé lui avoir donné le Paradis. Le dispositif ne saurait être mieux organisé pour que le désir de dépasser cet interdit soit irrésistible (la faute en revient à la femme, bien sûr) et que l'engrenage don/ non reconnaissance / transgression/culpabilité soit prêt à fonctionner.

On pourrait s'en tenir à ce récit et passer son existence à clamer son refus. Certains l'ont fait au cours des siècles, bien naïfs à vrai dire, au point de s'aveugler sur cette évidence : c'est le sujet humain qui a inventé ce récit – Freud, sur ce point, n'avait, c'est le cas de le dire, aucune illusion . Ce serait donc lui, le sujet humain, qui a, « pulsionnellement », si j'ose dire, besoin, à la fois de recevoir sa vie comme un don, de le refuser tel quel et d'en être coupable.

Le discours sociétal a pris longtemps la relève du récit biblique, avec modifications adaptées au réel. Comme Dieu le Père, les parents *donnent* la vie, mais ils sont deux. L'être qu'ils procréent n'est pas adulte, comme sont censés l'être Adam et Eve, mais enfant. Il naît même prématuré, longtemps incapable d'autonomie. Il demande des soins en tout genre. Il faudra donc l'élever, à tous les sens du terme. Son immaturité le situera dans une infériorité, en particulier sexuelle, par rapport à ses père et mère. Ce qui n'empêche pas que la pulsion se manifeste ; le complexe d'Œdipe en est une des formes, qui laisse après lui quelque chose d'un refus de cette situation d'être *moins* et un besoin de revanche dont on espère que l'objectif pourra se sublimer. N'importe. La culpabilité est en place et pour toujours, culpabilité d'avoir fantasmé la disparition de celui ou celle qui est en trop dans le trio oedipien. A cela s'ajoute toute la dette qui, outre le bienfait – ou méfait ? – d'avoir été mis au monde, comporte l'amour et les soins que les parents ont prodigués à leurs enfants. Avec une fâcheuse tendance, parfois, à insister sur ce que cette attention au petit a pu retirer au parent, en particulier à la mère, plus concernée dans son corps que le père et encline parfois à prétendre en mériter, sinon demander, compensation. Je me rappelle – mais il est vrai que cela date de loin – certaines poésies qu'on apprenait autrefois à l'occasion de la fête des mères, et où il était question de leurs pauvres yeux ou pauvres mains usés par les ravaudages des vêtements de leurs rejetons,

curieuse façon du reste de déplacer les atteintes physiques éventuelles aux corps des mères des grossesses et de la maternité. Que n'ont-elles pas sacrifié pour eux ? Comment ne pas être coupable devant de tels tableaux ? Comment y échapper si ce n'est en rejetant la vie elle-même, à laquelle la culpabilité est accrochée ?

Ce rejet, ce refus, n'ont pas attendu la psychanalyse avec les quelques interprétations proposées par Freud et que je viens d'évoquer, pour trouver leur place dans la pensée philosophique, depuis l'antiquité avec le scepticisme, jusqu'à nos jours avec le nihilisme tel que nous l'avons hérité, en particulier de Schopenhauer et de Nietzsche. Et, plus près de nous, dans l'œuvre d'écrivains, philosophes et romanciers à la fois, tels Cioran ou, à sa façon d'être à la fois désespéré mais non sans optimisme, Camus. Car, chez ce dernier, par exemple, l'absurde de la vie transmise, proposée, n'est pas reliée à une faute, une erreur parentale. Ce serait, du reste, incompatible avec ce que l'on sait de sa biographie. Non : pour lui il entre dans la condition humaine que la vie n'ait pas de sens même si l'on peut trouver un bonheur dans une tâche ingrate accomplie, au long des jours qui nous sont donnés, sans but discernable. Rappelons-nous : « Il faut imaginer Sisyphe heureux ». Ce rocher imposé est votre objet. A vous de le transformer en objet de bonheur. L'absurde ne débouche pas sur le pessimisme suicidaire.

Ce n'est pas le cas chez un certain nombre de nos patients ; certes, les revendications qu'ils adressent à leurs parents concernent – le champ est large – tout ce qui ne leur a pas semblé bénéfique dans leur éducation ; un matériel inépuisable en quelque sorte, même si la répétition au cours de l'analyse n'est pas sans l'user. Mais le principal, profondément refoulé souvent, c'est bien d'être en vie sans y être pour quelque chose. « Je n'ai pas demandé à être, c'est eux qui l'ont décidé. » Si bien que la présumée dette s'inverse : ce sont les géniteurs qui ont à payer pour ce qu'ils ont fait, le plaisir éventuel qu'ils y ont pris. Leur rejeton est devenu un créancier, à dédommager non seulement en affection, attention, etc. mais aussi, dans certains cas, et tout banalement, en argent. Il m'est même venu à l'esprit, en considérant le nombre de cas où, maintenant, les grands enfants vivent longtemps des prêts et dons financiers des parents, situation habituellement mise, non sans raison, sur le compte des conditions économiques actuelles, que cela n'était pas sans rapport avec ce à quoi

j'ai fait allusion tout à l'heure : la plupart des enfants d'aujourd'hui sont des enfants désirés, dont les parents ont maîtrisé la naissance. Pas d'excuses alors si ceux-ci ne continuent pas à remplir leur engagement : aucun contrat ne marque une limite à leur soutien. Et la dépendance va de soi, plus ou moins consciemment, plus ou moins intriquée aussi avec cette inversion que signale JBN dans sa communication : à savoir que, les parents vieillissant, ils deviennent à leur tour l'objet de préoccupations et de soins, comme s'ils s'étaient changés en enfants de leurs enfants ; ce qui est, en effet, une évolution traditionnelle, vécue du reste non sans réticence, par les uns et les autres protagonistes. A coup sûr, cette situation, on ne l'avait pas décidée ; que les descendants la considèrent comme une dette à rembourser ne va pas de soi, de moins en moins, me semble-t-il, dans notre société actuelle

Les conditions sont réunies pour qu'un nœud conflictuel soit constitué, solide, difficile à desserrer. Et d'autant plus lorsque des éléments de réalité viennent confirmer que père et mère ont été loin de donner à leurs rejetons ce qu'ils pouvaient en attendre. C'est une réalité toujours à revoir, et dont la psychanalyse peut mettre en évidence les aspects imaginaires que forge le roman familial. Quoi qu'il en soit des blessures dont reste le souvenir, et même si la part qu'y a prise l'inconscient, avec ses demandes pulsionnelles, peut être mise à jour, les cicatrices sont douloureuses et s'ouvrent à la moindre occasion. D'où la longueur de certaines cures dans lesquelles on a l'impression qu'il faudrait que toute une enfance soit vécue, là, sur le divan ; une enfance transférentielle, en quelque sorte, qui substitue au matériel mémoriel un vécu actuel "suffisamment bon", comme dirait Winnicott.

Oui, mais comment ? Comment éviter que le refus d'avoir été procréé – c'est toujours de cela qu'il s'agit – cède devant l'acceptation de la génération ? Je pense à une réflexion entendue récemment, celle d'une patiente : des années d'analyse se sont écoulées pendant lesquelles elle a « ruminé », c'est le terme qu'elle emploie, sa colère contre sa mère – colère transférée du reste sur diverses figures de son entourage dont éventuellement son analyste – sa mère donc qui vieillit dans une maison de retraite, en province ; parler de son père, mort maintenant, a éveillé au cours des séances, de rares affects plus positifs. Certes, père et mère ne paraissent pas avoir été les parents

que l'on peut désirer. Quoi qu'il en soit, ils ont laissé à leurs enfants – un homme, trois femmes maintenant – une maison dans cette même province. Ils y ont aussi acheté un caveau funéraire destiné à y loger les six membres de la famille telle qu'ils l'avaient constituée. Ma mère morte, dit ma patiente, nous, les enfants vendrons la maison. Quant au caveau, pas question de l'occuper. Ni, du reste, de s'en occuper. « Comme ça, nous n'irons plus là-bas. Plus de parents ! » s'exclame-t-elle sur un ton guilleret. Comme si le but de ses récriminations, quelque justifié qu'il soit, était enfin atteint : non pas plus de parents dont on a la charge encombrante, mais plus de parents dans l'absolu, comme s'ils n'avaient jamais existé.

Certes, on peut s'attarder un moment sur le projet des parents tel que le met en évidence l'achat d'un tel caveau ; récupérer, *in fine*, la famille telle qu'elle a été engendrée sans imaginer aux enfants eux-mêmes des conjoints et descendants puisque ceux-ci n'auraient pas leur place dans la tombe. Il s'agit de rester, en somme, jusqu'à la mort des enfants, maîtres de leur vie. A quoi répondent des déclarations comme celle de Cioran, tirée des archives et que j'ai entendue justement ces jours-ci à la radio, affirmant que la condition nécessaire pour supporter la vie était pour lui la certitude de disposer de la maîtrise de sa mort, de la capacité du suicide. Au-delà des considérations que l'actualité développe sur les fins de vie, on pouvait entendre l'affirmation d'être le seul décideur de sa disparition comme écho au désir d'avoir été le seul responsable de sa venue au monde.

Voilà qui rejoint le fantasme d'auto engendrement, signalé par Freud, travaillé plus près de nous, par Conrad Stein, par exemple, présent, je crois, chez tout un chacun, même s'il est enfoui sous un refoulement lourd et persistant. Voilà aussi qui annulerait cette vieille histoire de dette et qui remettrait en question la culpabilité de ne jamais pouvoir s'en libérer.

Mais c'est là, peut-être, que l'on peut essayer de faire le tri : car le fantasme d'auto engendrement rejoint – du moins rejoignait jusqu'à présent, compte tenu de l'état des biotechnologies – une position nihiliste : pas de vie sur la terre si l'on refuse la génération, fin de l'humanité. Bien sûr, certains l'acceptent et même le demandent. Mais, et bien que notre époque travaille à l'obtenir par ses agressions inconsidérées à l'environnement, ce n'est pas en passant par ce moyen qu'elle envisage et qu'elle risque d'y parvenir. Quels que soient

actuellement les penchants décadentistes ou déclinistes, c'est sur le mode individuel que se fait entendre ce refus de l'actuelle origine. Comment l'affronter lorsqu'il est source de souffrance, tel qu'on l'entend lorsqu'il surgit et s'affirme au cours d'une analyse ? J'aurais tendance, quant à moi, à mettre en question la rhétorique traditionnelle de la dette de naissance qui donne tout pouvoir aux procréateurs, établit une hiérarchie dont l'apparent profit peut être inhibiteur, maintient dans la dépendance, et, plutôt, à accepter la génération comme marque de la vie sur terre, universellement partagée, non comme un don de tel et telle qui ont procréé comme l'ont fait, de toujours, les êtres animés. Et à inscrire la procréation dans la chaîne générationnelle, ce qui implique que les parents eux-mêmes en sont un maillon, supportant la même condition. Du coup, la dette, si dette il y a, n'est pas celle de la naissance mais celle qui s'est constituée pendant l'enfance, et dont la valeur est fonction, en même temps, des soins prodigués par les parents et de la façon dont l'enfant les a reçus. Un espace dans lequel ont joué les conscients et les inconscients des uns et des autres, et se sont, bien sûr, formés des conflits sur lesquels les éclaircissements psychanalytiques sont susceptibles d'avoir quelque effet.

C'est là que la reconnaissance, sur laquelle JBN s'interroge, trouvera sa place, aux deux sens du mot : oui, *je* existe, je le reconnais, descendant de lui et d'elle, comme l'on descend toujours ; et oui, éventuellement, je leur suis reconnaissant de ce qu'ils ont fait pour moi, chargés comme ils l'étaient et comme je le suis, des conflits inévitables de la transmission. Pas seulement eux, du reste ; d'autres que j'ai eu la chance de trouver sur mon chemin : ainsi voit-on Albert Camus, cité tout à l'heure, écrire le *Premier homme* comme un long remerciement à ses parents, le père mort inconnu et la mère si dépourvue de moyens pour l'aider à grandir, et dédier son prix Nobel à son instituteur. On le remercierait volontiers de ces signes qu'il donne de la reconnaissance ; parce qu'il en montre ainsi des exemples et que la reconnaissance est un chaînon capital dans la vie affective ; une ouverture à l'amour. Si j'avais le temps, je ferais un détour par l'admiration, relais vers la reconnaissance, nécessaire donc, et plutôt méconnue de nos jours.

Voilà qui devrait aider à déraciner la culpabilité. Mais non. Elle est toujours là et, à mon avis, elle remonte plus loin qu'au temps où se

constitue la dette. Je la vois comme liée à l'être même et, bien avant que des rivalités oedipiennes interviennent, marquant le désir d'être unique et son échec : impossible de supprimer l'autre, on en a besoin. La vie durant ; même si, croyant le désirer, on le repousse. Vis-à-vis de lui, la dette se change en devoir. Et c'est une autre histoire, à distinguer, d'autant qu'elle fait intervenir le choix, le choix de l'autre.

Janvier 2014